

d'orchestre à \$1 sont réservés; ce qui peut vous donner une idée de l'intérêt qui semble s'attacher à cette séance.

Le programme a été préparé avec beaucoup d'art et sera très-varié. Il comprend, entre autres choses charmantes, l'opéra comique du *Royal-Dindon*, avec accompagnement d'orchestre, qui a été exécuté tout dernièrement à Montréal avec tant de succès. M. Desève, notre jeune et habile violoniste, a accepté l'invitation de prendre part à la soirée. Il peut être sûr d'un accueil sympathique de la part de notre public, qui sait apprécier le talent. Le di-cours de circonstance: "Le jour que nous célébrons" sera prononcé par M. Joseph l'assé, président de la société St. Jean-Baptiste.

On lit dans le *Metis* de Manitoba :

Sa Grandeur Mgr. Faraut, évêque d'Anemour et vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, est arrivé jeudi, le 2, à bord de l'*International*.

Plusieurs nouveaux missionnaires accompagnent Sa Grandeur. Ce sont le Rév. M. LeCorre, qui retourne pour la seconde fois jusqu'à l'embouchure du fleuve Mackenzie, d'où il est parti, il y a deux ans, pour se rendre avec Mgr. Clut dans l'Alaska et de là passer en France; le Rév. Père Hussou, O. M. I., le Rév. M. LeDoussal, MM. les abbés LeSerrec et Lepire, ainsi que quatre autres jeunes gens qui accompagnent les missionnaires comme frères convertis.

Sa Grandeur Mgr. Faraut et tous les missionnaires sont les hôtes de Monseigneur l'Archevêque.

Deux religieuses de la communauté des Sœurs-Grises de Montréal, accompagnées d'une fille, sont arrivées par le même bateau en route pour Athabaska, où elles vont fonder une école et aider ainsi au progrès de la religion et de la civilisation dans ces pays sauvages. Ces deux généreuses femmes missionnaires sont les RR. Sœurs Brochu et Fournier. Nous souhaitons la plus cordiale bienvenue à tous ces courageux missionnaires, et nous saluons avec respect et amour leur passage au milieu de nous.

L'ANNIVERSAIRE

Toto se réveille tard ce matin, François est déjà habillé, et le paresseux dort encore; sa petite mère s'est lassée de l'attendre; elle a mis sa grande robe de chambre, fourré ses pieds dans ses belles mules que les petits baisent, tant ils les trouvent jolies, et elle est venue épier le réveil de son chéri.—C'est qu'il lui tarde de le serrer dans ses bras. Pendant la nuit, elle s'est réveillée en pensant à une autre nuit..... il y a quatre ans... déjà! Il y a donc quatre ans qu'elle possède ce trésor; elle brûle de l'embrasser, de lui voir ouvrir les yeux, de sentir qu'il vit, qu'il est plein de santé; enfin, il a remué, et tout de suite, en la voyant, souriant, mais sans lever la tête: « Bonjour, maman. » « Bonjour, mon ange, » et elle l'attrape dans ses bras et semble vouloir, sous ses baisers, le pétrir une seconde fois; le petit se laisse faire, se pend à son cou, penche la tête sur son épaule et regarde. Soudain il s'agite. « Qu'est-ce que c'est que ça? » et il montre un gros paquet qui encombre la table; alors François s'approche, et, avec un petit air de supériorité: « C'est que Toto a quatre ans aujourd'hui, » dit-il. Toto a compris, il veut sauter à terre; à grand peine la maman retient ce cher fardeau, un peu lourd déjà pour elle. Les femmes sont tristes quand leurs enfants deviennent trop lourds pour leurs bras; il est si bon d'en faire un berceau où ils reposent.

« Attends, Toto, un peu de patience. » Le papier crie, Toto trépigne; enfin, il découvre les merveilles qui lui sont réservées. « Des soldats! » Et il ouvre la boîte, et il frappe des mains; puis, haletant, il court vers un bateau et se livre à des efforts désespérés pour arracher de son banc l'unique marin qui compose l'équipage. François intervient, puis, se tournant vers sa petite mère:

—Quand ce sera mon anniversaire, à moi?

—Bientôt!

—Ah, bientôt! et je serai plus grand que Toto?

—Beaucoup plus grand.

Il est content, et regarde sans les toucher les trophées que Toto défendrait avec sa vie. On s'embrasse, et l'enfant remercie de sa voix si pure, tout en câlinant des yeux et de sa petite main blanche. En fin de compte, il se pend encore une fois au cou maternel, et l'on s'en va dire bonjour au petit père.

—C'est toi, mon vieux, et te voilà grand.

Il fait le fanfaron; mais en regardant sa femme, l'émotion le gagne aussi, et il lui tend une main dont elle s'empare avec amour.

—Il y a quatre ans, hein? dit-elle.

—Pauvre bonhomme! répond le papa; allons, que je t'embrasse.

Mais François, qui a de l'ordre, se met à parler.

—Est-ce que vous ne donnerez rien à Toto, papa?

Toto ouvre ses yeux démesurément; le père a l'air de chercher; tout à coup, il se frappe le front, il se souvient; oui, il croit se souvenir qu'un marchand a apporté un cheval, peut-être est-ce pour Toto!... On furète; François cherche sous les tables, et enfin le cheval fait une entrée majestueuse. On est heureux; mais il faut s'habiller, car on attrapperait froid: la mère cache son fils dans les plis de sa robe et l'emporte, François sort à pas comptés en traînant le coursier; les deux petites langues marchent sans s'arrêter. Ah! il y a bien des choses à décider!

Tout à l'heure, on ira chez la grand-maman. Toto est triomphant, chargé de ses joujoux, tout prêt, du reste, à en recevoir d'autres; la bonne maman ne les lui refuse pas; et bientôt, les petits absorbés dans leurs jeux, les trois chaises se rapprochent, et d'une voix doucement émue on parle. « Sais-tu qu'il est énorme pour son âge? » dit la bonne maman à sa fille.

Madame.—Ah! oui, il est grand!
Monsieur.—Il n'est pas grand, mais il est fort: ce sera un gaillard.

Madame.—Il était si petit quand il est né!

La bonne maman.—Il était bien chétif, c'est vrai, le pauvre amour!

Monsieur.—Le fait est qu'il était affreux.
Madame, avec vivacité.—Ah! comment peux-tu dire cela! il avait les plus beaux yeux du monde.

Monsieur.—On ne les voyait jamais, puisqu'il dormait toujours.

La bonne maman.—Je n'ai jamais douté qu'il devint fort joli, il promettait...

Madame.—Tu vois, maman est de mon avis.

Monsieur.—Naturellement!
Madame.—Était-il drôle quand il a été né! la singulière petite figure! C'est si gentil quand c'est grand comme rien.

La bonne maman.—Il a bien têté tout de suite, on voyait un enfant vigoureux; ça ne fait rien, ce sont de vilains moments!

Madame.—Bah! on est bien payé de sa peine.

La bonne maman.—Tu ne disais pas cela, il y a quatre ans.

Madame.—Vraiment? j'oublie...

La bonne maman.—Du reste, tu avais dit la même chose à la naissance de François.

Madame.—Pauvres anges!

Et l'on cause, et l'on s'émerveille, et l'on compare les mérites des deux garçons, et on les trouve incomparables; on se trempe dans ces doux souvenirs, on se rappelle de la première dent comme s'il y avait de cela bien longtemps, on retrouve les inquiétudes d'une triste journée quand Toto a été bien malade; rien n'est oublié: on revit une seconde fois les quatre années écoulées, et quelle joie que de se dire que, depuis qu'ils ont ouvert leurs yeux à la lumière, ces deux petits hommes n'ont connu que la joie!... Quelle immense compassion pour les enfants qui ont froid et qui ont faim! On ira en chercher et en

vétir et en consoler, et on demandera la prière des mères pour les deux petits heureux de ce monde, et eux on les fera prier pour les déshérités.

Une nouvelle année va donc commencer pour Toto; il va, il court, il s'élançe et brûle d'atteindre le but qu'il ignore, mais qu'il sait exister; il se presse, il se hâte pour s'échapper des bras qui l'ont porté. Elles sont si courtes, ces premières délicieuses années, durant lesquelles l'enfant et la mère ne sont encore qu'un, où elle se sent nécessaire, indispensable à cette vie qui est une partie de la sienne! combien elle aime son esclavage et sa chaîne! avec quel doux orgueil elle sent ses petites mains s'attacher à son cou et à sa jupe, et le nom de la mère retentir à chaque moment! François et Toto sont déjà presque grands, hélas! Si Madame ouvre son armoire et recherche dans un coin les petits béguins et les petits chaussons des premiers jours, elle y passe la main et rêve.... Il serait pourtant charmant d'avoir encore un berceau: tous ces jolis objets dorment et semblent demander s'ils ne doivent plus servir. François a suivi sa maman, et, voyant à terre un mignon chausson de laine bleu, il s'approche, et, tout palpitant d'inquiétude: « Est-ce que je vais avoir une petite sœur, mamam? »

Elle se penche, l'embrasse et lui dit: « Tu serais donc bien content? »

—Oh! oui, et vous aussi?
—Oui, moi aussi. B.

TABLETTES LOCALES

Il paraît qu'une requête circule actuellement dans les comtés de Richelieu et Drummond pour demander au Lieut.-Gouverneur que la Cie. du chemin à lisses de fer du Sud-Est soit déposée du chemin à lisses de Richelieu, Drummond et Arthabaska, attendu que cette compagnie n'a pas rempli ses engagements et ne prend aucune mesure pour les remplir.

Le département du trésor à Washington a décidé que le poisson pêché dans les lacs ou cours-d'eau canadiens ne pouvait être admis en franchise aux États-Unis, en vertu du traité de Washington. Toutefois, lorsqu'il est entré frais et pour la consommation immédiate, il est exempt de droits; mais s'il est salé ou en barils, il est soumis à un droit de 50 centins par 100 lbs.

La Chambre législative de Québec vient d'être légalement dissoute par une proclamation du lieutenant-gouverneur. Les nominations pour les nouvelles élections auront lieu le 30 courant et la votation huit jours après. Les brefs ont été émanés lundi. Les élections auront lieu simultanément dans les différents comtés, à l'exception de ceux de Chicoutimi et de Gaspé, où elles ne se feront que quinze jours plus tard.

La députation du chemin de Colonisation, comprenant MM. Coursol, David, M. P. Ryan et De Bellefeuille, a assisté à une séance du Conseil du comté d'Ottawa, dans la ville de Hull, afin de représenter au préfet la nécessité pour lui de signer les débetures du comté qui ont été votées par le peuple comme bonus pour le chemin de fer.

M. Devlin, préfet du comté, adressa la parole et fit voir la nécessité de prendre en considération la question de signer les débetures en faveur du chemin de fer de colonisation du Nord. MM. Ryan, Coursol, David, McKay prirent aussi la parole.

Après une longue discussion, la motion tendant à autoriser le préfet à signer les débetures fut rejetée par un vote de 5 contre 10.

Demande sera faite au lieutenant-gouverneur en conseil, par Walter Burke et Romeo H. Stephens, agents d'assurance; William Salter, imprimeur; James W. Thomson, éditeur; James Russel Wood, agent; John Boyd, forgeron et serrurier, et Daniel McLanagan, aubergiste, tous de la cité de Montréal, pour obtenir des lettres-patentes sous le grand sceau, constituant eux et toutes autres personnes qui pourront devenir actionnaires, en corps incorporé sous le nom de "Compagnie de Traversée de Montréal et Saint-Lambert," pour transporter le fret et les passagers de Montréal à Saint-Lambert et vice versa, et pour acquérir ou louer un ou plusieurs bateaux à vapeur et quais. La principale place d'affaires sera à Montréal. Le fonds capital sera de \$20,000, divisé en actions de \$50.00; les dits requérants seront les premiers directeurs.

LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine."
"The one thing worth showing to mankind is a human soul."
(BROWNING.)

XXIX
(Suite)

—Je ne sais si elle était belle, mais elle était simple et vraie. Hélas! je pensais que le ciel est aussi beau que la terre est triste.

—Triste?... Oui, sans doute, mais l'en-belle aussi parfois! tout comme ce ciel visible au-dessus de nos têtes, si beau ce soir, et qui n'est pourtant pas tous les jours tel que nous le voyons en ce moment.

—Mais là-haut les nuages passent, et le ciel reparait ensuite dans son inaltérable beauté; tandis que.....

—Tandis qu'il suffit souvent d'un seul jour pour que la vie ne soit plus jamais après, ce qu'elle était auparavant? Oui, vous avez raison, dit-il.

Il fut un instant silencieux. Puis il reprit en souriant:

—Mais ces tristes pensées ne vous sont pas, heureusement, toujours présentes, et elles étaient bien loin de vous le soir où je vous ai revue pour la première fois à Naples.

—Oh! ne me parlez plus jamais de ce jour! monsieur de Kergy, je vous en supplie! m'écriai-je avec une vivacité que je ne pus réprimer. Ne vous ai-je pas déjà dit que ce jour-là j'étais malheureuse folle, désespérée?...

Je m'anéantissais tout court, confuse de ce qui venait de m'échapper. Je vis son regard surpris, et j'y retrouvai l'expression émue et sympathique qui, à Paris (lorsque je pleurais en écoutant Diane), avait semblé m'interroger silencieusement sur la cause de mes larmes. Hélas! le jour de cette rencontre à l'hôtel de Kergy était celui où, pour la première fois, la tristesse qui m'environnait entièrement aujourd'hui, jetait sur moi son ombre. Mais, ni alors, ni maintenant, je n'aurais dû ou voulu la trahir, et je regrettais en ce moment les mots que je venais de dire. Gilbert me devina, je pense.

—Il est certain, reprit-il au bout d'un instant, comme si je n'avais pas parlé, que dans toute cette brillante parure vous me paraissez moins imposante que vous ne l'êtes à mes yeux en ce moment; et cependant, je vais être téméraire comme je n'aurais certainement pas songé à l'être à ce bal, dont je ne parlerai plus.

—Que voulez-vous dire?

—Que ce jour-là vous sembliez appartenir à un monde dont j'ignore le langage et les coutumes, et où je me sens plus déplacé et plus ignorant qu'un sauvage. Je n'aurais pu vous y adresser une seule parole, à peine vous regarder de loin, tandis que... Mais vous allez me trouver bien présomptueux.

—Non, dites-moi ce que vous voudrez.

—En bien, maintenant comme à Paris, vous me semblez au contraire une habitante du pays où je vis moi-même par l'âme et la pensée; une habitante, c'est à dire une reine, si vous voulez, ou... une sœur, peut-être, à qui je puis parler sa langue comme elle entend la mienne. Aussi,...

Il hésita un instant avant de poursuivre, puis il me dit avec un accent de simplicité et de vérité qui empêchait ses paroles de paraître bizarres:

—Aussi j'ose—et c'est de toute façon être bien hardi—oui, j'ose me croire capable d'être votre ami, et si vous daigniez m'accorder ce titre, je crois pouvoir vous jurer que je n'en serai point indigne.

Ce que je répondis, je le sais à peine, mais ce que je sais trop bien, c'est que ce langage sut se faire entendre d'un cœur à la fois amolli et aigri comme l'était alors le mien. Le vide causé par la trahison de Lorenzo me causait une souffrance comparable à l'inanition. Apaiser cette souffrance en exhalant mes griefs contre lui, ma dignité me le défendait plus encore que ma conscience, et je n'en fus pas tentée. Mais le soulagement d'une *amièté* telle que me la promettait Gilbert, devais je me l'interdire? Avais-je vis-à-vis de Lorenzo un autre devoir que celui de respecter mieux que lui le lien qui nous unissait? Gilbert ne pouvait-il pas être, en effet, comme il venait de le dire, le frère de mon âme et de ma pensée? Enfin n'était-il pas différent de tous ceux que j'avais rencontrés jusqu'à ce jour? Stella n'était-elle pas de cet avis... et n'étais-je pas moi-même dans une situation à nulle autre semblable?

Je passe sous silence le reste de mes réflexions; je remarque seulement ici que si